

CINEMA

# Quand la quête de la perfection pervertit l'esprit

**Le réalisateur autrichien Michael Haneke a cette année encore, marqué les esprits du dernier Festival de Cannes avec son nouveau film "La pianiste".**

Adeptes d'un cinéma non consensuel, ses films ne font jamais l'unanimité et suscitent systématiquement la polémique. On se souvient de l'insoutenable "Funny Games", sorte d'orange mécanique des années 90 qui avait complètement secoué la Croisette en 1997. Cette fois-ci, Haneke repart plus heureux de Cannes, puisque les deux interprètes principaux de son concerto sulfureux ont obtenu le prix de la meilleure actrice pour Isabelle Huppert, et du meilleur acteur pour Benoît Magimel, non sans avoir, au passage, été l'objet d'une pluie de commentaires contradictoires.

Adapté du roman de l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek, cette histoire d'art et de folie met en scène une femme, Erika (Isabelle Huppert), professeur de piano au conservatoire de Vienne, spécialisée dans l'enseignement des maîtres compositeurs qu'étaient Schubert et Schuman. Erika est au début de la quarantaine et vit toujours avec sa

mère (Annie Girardot). Totalemment sous l'emprise de cette dernière, la pianiste n'a pas de vie d'adulte en dehors des cours qu'elle donne et où on la respecte pour son talent. Horaires contrôlés, réprimandes lorsque la jeune femme se laisse aller à une dépense inhabituelle, coups de fils incessants chez les élèves lorsque les répétitions s'éternisent... Erika est soumise à un chantage affectif perpétuel qui ne laisse aucune place à son épanouissement personnel.

La rigueur de travail qu'elle impose à ses élèves traduit un rapport à la musique qui n'autorise pas la moindre faiblesse. Difficile d'imaginer un monde musical aussi dépourvu de sentiments. L'excellence au prix de la déshumanisation ne se fait pas sans mal. Erika est peut-être parvenue à brider ses émotions, mais pour les remplacer par d'irrépressibles pulsions déviantes: automutilation du sexe, voyeurisme, fréquentation de peep shows; autant de caractéristiques d'une existence en équi-

libre précaire, entre folie pure et fausse normalité. Un jeune élève (Benoît Magimel), fol amoureux de sa professeur, va bouleverser cet univers bétonné.

Au-delà de l'histoire propre de cette pianiste, Haneke fait écho au livre d'Elfriede Jelinek qui pose une question bien plus fondamentale et dérangeante: comment peut-on être tourné en permanence vers la beauté, le raffinement de l'art,

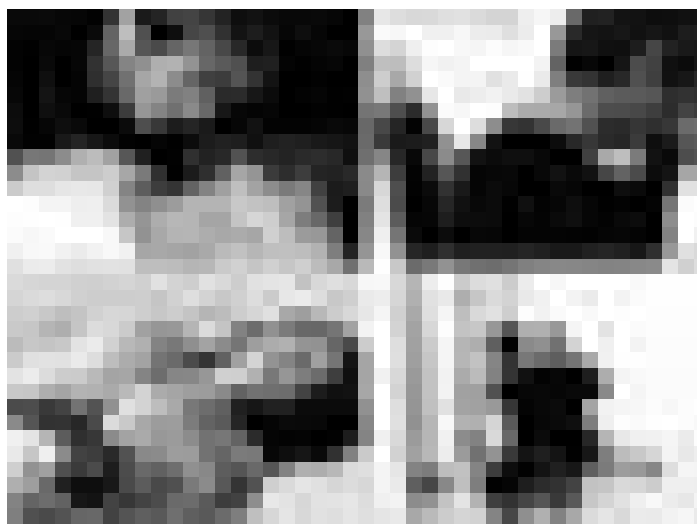
tout en étant soi-même un monstre? Autrement dit, comment une culture ayant engendré de si belles choses a-t-elle commis de telles atrocités? Selon Haneke "l'un ne protège malheureusement pas de l'autre. La culture germanique est un exemple de la complexité de la vie portée à un paroxysme délirant."

Qui mieux qu'une actrice telle qu'Isabelle Huppert pour incarner cette femme pianiste? Ainsi pour Haneke, il était hors de question de faire le film sans elle: "Isabelle représente vraiment les deux faces du personnage. C'est une intellectuelle et elle est dotée d'une force émotionnelle extraordinaire. Je ne voyais personne capable de faire cela mieux qu'elle." Rajoutons que si Isabelle Huppert demeure

une des rares actrices qui ne craint pas de se rendre antipathique pour un rôle, c'est aussi une virtuose dans l'art d'incarner des personnages difficiles. Ce talent unanimement salué à Cannes n'occulte pourtant pas les performances de Benoît Magimel et d'Annie Girardot, tous deux étonnants de justesse. Reste une réalisation parfois moins maîtrisée que d'habitude, lorsque Benoît Magimel pète les plombs, par exemple, mais toujours très dérangeante. Du pur Haneke, donc pas un divertissement.

Séverine Rossewy

Au Ciné Utopia



Je t'aime, moi non plus à l'autrichienne?

CINEMATHEQUE

## Pacifique-Propagande

**La Cinémathèque municipale propose un tour d'horizon de quelques films consacrés à la deuxième guerre mondiale en Asie.**

(ATHom) - Le programme proposé par la Cinémathèque comporte à la fois des films américains et japonais sur les combats dans le Pacifique pendant la deuxième guerre mondiale, mais les films les plus intéressants et rares sont ceux produits du côté américain pendant la guerre même. Beaucoup de ces films rompent en effet avec l'image qu'on se fait généralement du cinéma américain classique, celle d'un cinéma volontiers apolitique, consensuel et respectant les bienséances. S'il est vrai que le tout venant de la production américaine entre 1933 - date de l'entrée

en fonction du code Hays d'autocensure - et le début des années 60, correspond plus ou moins à cette image de neutralité et de respectabilité, de nombreux films produits pendant la période de la deuxième guerre mondiale font exception. A ce moment, les autorités politiques ont en effet directement fait pression sur les grands studios, afin qu'ils produisent un certain nombre de films de fiction qui soutiennent directement l'effort de guerre américain. Des films qui correspondent à deux finalités: exalter la cohésion et la solidarité de la nation américaine face à l'ad-

versité et exciter la haine de la population contre l'ennemi allemand ou japonais.

Ces films constituent aujourd'hui un intéressant témoignage historique et un éclairage surprenant de la manière dont la guerre de propagande a été menée aux Etats-Unis. Le premier trait qui frappe les spectateurs contemporains, c'est la naïveté de ces films, la manière crue dont ils déshumanisent l'adversaire, la sous-estimation des effets psychologiques des combats et leur confiance naïve dans l'avenir de la démocratie américaine. En particulier, les films consacrés à la bataille du Pacifique exploitent et exaltent les préjugés racistes les plus primitifs pour mobiliser l'opinion publique. Alors que les Allemands sont dépeints comme des "Über-

menschen", dégageant une menace froide, les Japonais sont alternativement ou simultanément des insectes méprisables ou des monstres cruels et dangereux. Mais dans les deux cas, ce sont des ennemis à annihiler, comme l'exprimait la publicité pour "Behind the Rising Sun": "See why the villainous Japs have simply got to be exterminated".

Après l'attaque de Pearl Harbor, les règlements d'autocensure, valables en temps normaux pour tous les films, ne concernaient plus les films censés encourager l'effort de guerre. Les atrocités attribuées aux troupes japonaises sont montrées de manière détaillée et dans les films programmés à la Cinémathèque on peut voir des soldats japonais exécuter des prisonniers de guerre ("The Purple Heart"), bombarder un orphelinat ("Bataan") ou tirer sur des parachutistes sans défense ("Air Force"). Ces excès et crimes appellent alors un châtement final, souvent non moins violent et cruel; le moyen préféré des cinéastes pour combattre le "péril jaune" étant le lance-flammes purificateur. Le finale de "Bataan", avec son déchaînement de violence, est exemplaire de la rage exterminatrice qui habite nombre de ces films.

Une autre ligne de force des films de guerre américains est

l'exaltation de l'unité de la nation et du melting pot américain. Les films insistent beaucoup sur la solidarité entre les combattants américains par delà les nationalités et les classes. Les troubles psychologiques et les mutilations physiques provoqués par les combats sont par contre écartés de la représentation. Si la violence avec laquelle l'ennemi japonais s'attaque aux populations civiles et particulièrement aux femmes est bien montrée, les effets des combats sur les soldats américains sont systématiquement occultés. Si cette représentation optimiste de la guerre sera mise en question dès les premières années de l'après-guerre par certains films plus critiques ou réalistes, elle recevra son coup de grâce par l'expérience désastreuse de la guerre du Vietnam. Celle-ci rendra insupportable la naïveté des films de guerre antérieurs.

"From Pearl Harbor to Hiroshima - La Guerre du Pacifique à travers les cinémas américain et japonais", Cinémathèque municipale de Luxembourg, du 17 au 28 septembre. Programme cf. nos pages cinémas.



Richard Loo, en cruel Japonais, se réjouit d'avoir capturé le gentil pilote américain Dana Andrews dans "The Purple Heart" (1944).